



Le sonneur apparut à son tour.

demandeur des ordres à mademoiselle pour le dîner; la femme de chambre ne trouva pas mademoiselle au château. Elle descendit au jardin; elle apprit d'un homme qui travaillait en cet endroit que mademoiselle venait de passer devant lui; elle était seule et suivait vers le Rhône la grande allée, que l'on appelle déjà l'allée des Disparus.

« La femme de chambre courut dans la direction indiquée: parvenue à l'extrémité du parc, près des falaises, elle cria, appela; — pas de réponse. Elle monta sur l'escarpement, regarda autour d'elle, appela... mais en vain. La peur la prit, elle revint en courant, semant partout l'affreuse nouvelle. Tout le monde se répandit dans le domaine, puis le long du fleuve, comme le jour où disparut M. le chevalier.

« Ce fut une scène de désolation indescriptible.

« Enfin, monsieur on songea à vous, dont le retour était attendu de minute en minute...

Mirouël interrompit :

— Et pas de vestiges! s'écria-t-il. Pas de traces de pas sur le sable de la rive, pas un chiffon perdu; rien, rien qui décélât son passage?...

— Non, monsieur.

Soudain Mirouël se leva et, d'un ton brusque, d'un air fou :

— Venez, fit-il. Je veux aller chez elle, voir sa chambre...

Gaston et l'intendant le suivirent et pénétrèrent avec lui dans l'appartement d'Isaure.

Le malheureux le parcourut à pas lents, puis s'arrêta dans la chambre à coucher, et là, s'approchant du lit, s'inclinant dessus, se prit à pleurer et à sangloter bruyamment, en proie à de véritables convulsions de désespoir.

Gaston et l'intendant ne purent retenir leurs larmes, tout en se félicitant de voir enfin éclater une douleur dont le mutisme les effrayait.

Après avoir pleuré, Mirouël dit à ses amis :

— Maintenant il faut que j'aille redemander ma fille à ce bandit. Je n'ai plus une minute à perdre.

Gaston ne lui fit aucune observation.

— Ce qui m'étonne, dit l'intendant, c'est que Mandrin n'ait pas encore envoyé quelqu'un pour réclamer la rançon de mademoiselle.

— Pourvu qu'il réclame une rançon ! fit Mirouël, me demandat-il tout ce que je possède...

— Il est bien possible qu'il le demande, dit Gaston. En ce cas, acceptant en paroles, nous aviserons après.

— Je pars, messieurs, dit le nabab.

Ils descendirent au rez-de-chaussée.

Mirouël, apercevant son second garde du corps, nommé Comtois :

— Comtois, je vais au camp de Mandrin réclamer ma fille ! Viens-tu avec moi ? Es-tu prêt à risquer ta vie ?

— Oui, monsieur, répondit cet homme.

— Fais seller deux chevaux.

— Trois chevaux, fit Gaston.

— Vous venez donc aussi, chevalier ?

— Parbleu !

— Je vous serais obligé de rester, mon cher ami.

— Pourquoi cela ?

— J'ai quelque responsabilité vis-à-vis de M. votre père.

— Je ne le pense pas, mon ami ; mais d'ailleurs j'agis de mon propre mouvement.

— Vous savez que votre qualité de fils du fermier général vous expose à la haine de ces bandits.

— Je le sais ; mais cette seule raison déterminerait ma conduite. Je tiens à exposer mes jours là où ma cousine n'a pas craint de hasarder les siens.

Il n'osa dire toute sa pensée. Il croyait qu'Isaure n'était allée au camp des bandits que pour le délivrer.

Mirouël ne répliqua point.

Bientôt on amena au perron de la cour d'honneur les trois chevaux demandés. Mirouël donna à son domestique des pistolets chargés et un poignard ; Gaston et lui s'armèrent également et ils montèrent à cheval.

Le soleil se couchait, embrasant de gros nuages orageux dont le ciel se chargeait.

## VII

## CE QU'ÉTAIT DEVENUE ISAURE

Dès que son père fut parti pour Valence, Isaure se décida à aller trouver Mandrin. On sait ce qu'elle pensait du capitaine et les secrètes sympathies qui chez elle plaidaient en sa faveur. Elle lui avait sauvé la vie, elle ne croyait avoir rien à en redouter.

Elle tremblait pour la vie de Gaston, parce qu'elle savait avec quel acharnement féroce la gabelle et la contrebande se battaient depuis l'évasion de Mandrin et parce que le chef d'une bande n'est pas toujours le maître de ceux qui l'ont placé à leur tête. Elle se rappelait Claude et lui attribuait la captivité du chevalier.

Mais la disparition de Grand-Louis la remplissait d'étonnement et d'inquiétude; elle ne pouvait s'expliquer que Mandrin maltraitât l'instrument de son évasion.

Que prétendait-il?

Peut-être Grand-Louis s'était-il battu avec les bandits et avait-il péri avant d'être parvenu jusqu'à leur chef?...

Les suppositions les plus diverses se succédaient dans son esprit et, lasse de leur obsession, elle quitta le château en se disant : — Dans une heure, je saurai à quoi m'en tenir.

Elle prit la direction du confluent de l'Isère et suivit la rive du Rhône comme en se promenant. Cette partie de la contrée étant constamment battue par les patrouilles de Mandrin, elle ne tarda point à être aperçue par des cavaliers qui accoururent à elle en la saluant d'un cri de joie.

Isaure considéra ces sauvages d'un air calme; aucun d'eux n'avait été à Roquairol de son temps, mais cependant elle n'était pas inconnue de tous, et Joseph Peyre s'était écrié :

— C'est elle!...

Les regards dont ces hommes de proie l'enveloppaient brillaient de toutes les convoitises. Ses bijoux, sa beauté devaient provoquer la passion de ces brutes au sein de ce désert, dans cette vallée d'ajoncs et de roseaux, où le soleil de la Provence dardait ses brûlants rayons.

— Halte-là! cria l'un des bandits. Qui êtes-vous? Ou allez-vous?

— Je suis M<sup>lle</sup> Mirouël, fille du propriétaire de Montluizant, et je me rends près du capitaine Mandrin. Pouvez-vous m'indiquer où je le trouverai?

Les bandits s'entre-regardèrent en se consultant.

— Que voulez-vous du capitaine? demanda Joseph Peyre d'un ton hautain.

— Cela ne regarde que lui et moi, répondit Isaure.

— N'est-ce pas pour lui réclamer quelqu'un?

— En effet; je veux savoir s'il ne garde pas près de lui M. le chevalier de la Tourette et le fidèle serviteur de mon père, nommé Grand-Louis.

— Ceux que vous cherchez sont morts. La Tourette s'est jeté au Rhône pour nous échapper et s'est noyé; Grand-Louis a été jeté au Rhône. Vous arrivez trop tard pour demander leur grâce.

A cette déclaration brutale, la jeune fille frémit et pâlit; mais l'indignation l'emporta :

— Eh bien! s'écria-t-elle, je vais réclamer justice à l'homme dont j'ai sauvé la tête à Grenoble, à votre capitaine Mandrin!

— Vraiment! fit Joseph Peyre, à qui déplut cette menace, je ne vous le conseille pas, ma belle demoiselle.

« Ce n'est toujours pas moi qui vous conduirai près de lui.

— Ni moi! appuya un autre.

— Je saurai le trouver sans vous, répliqua Isaure, qui fit quelques pas en avant.

— Si nous vous laissons aller, la belle, fit un troisième en lui barrant le passage. Notre consigne est d'arrêter quiconque rôde autour du camp et de le passer par les armes.

— Prenez garde! reprit Isaure avec fermeté, je suis connue du capitaine, et si vous me maltraitez, vous le payerez cher.

Les bandits se consultèrent de nouveau du regard, mais aucun d'eux n'était intimidé par cette menace.

— Faites ce que vous voudrez, dit Joseph Peyre. C'est la fille de l'homme à qui je suis allé à Grenoble demander justice du crime de son domestique et qui m'a fait jeter à la porte... C'est la maîtresse du valet qui a outragé ma fiancée. Mais le sang du valet suffit à ma vengeance; je ne porterai point la main sur elle. Vous, faites-en ce que vous voulez!

Il tourna bride et s'éloigna lentement.

Un second en fit autant et le rejoignit sans mot dire. — Deux autres restaient, celui qui avait mis son cheval en travers du sentier suivi par Isaure, et un autre qui ne pouvait quitter des yeux les boucles de diamants de la jeune fille.

— C'est bien ! fit le premier, nous allons la conduire, nous ; n'est-ce pas, Lebrock ?

Lebrock fit oui, d'un signe de tête dont l'expression sinistre n'échappa point à Isaure. La courageuse jeune fille, surmontant son trouble, leur dit d'un ton dégagé :

— A la bonne heure ! Mais, messieurs, en définitive, puisque ceux que j'espérais délivrer sont morts, je ne vois pas ce que j'aurais à faire près de votre capitaine. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre bonne volonté et à m'en retourner à Montluizant.

Elle tira de sa poche un filet de soie où brillaient quelques pièces d'or et, le tendant au brigand qui lui avait barré le sentier :

— Tenez, mon ami, dit-elle, voilà pour vous et votre compagnon boire à ma santé.

Le cavalier prit la bourse, qui disparut aussitôt dans une poche de sa culotte ; puis dit en riant :

— Je garde cela pour moi, généreuse demoiselle ; quant à mon compagnon, il est jeune, et un baiser de votre bouche lui fera plus de plaisir que tout l'or du Pérou.

Il piqua son cheval et partit dans la direction prise par Joseph Peyre.

Mais à cette ironie, le visage de Lebrock s'enflamma de colère, et comme Isaure déjà lui tournait le dos et s'éloignait, il sauta à terre en lui criant d'une voix enrouée :

— Arrêtez ! Il me faut ma part, à moi.

La voix, la physionomie de ce misérable jetèrent l'effroi dans le cœur de la jeune fille. Au moment de vaincre elle perdit la tête et s'enfuit.

Fuir devant un loup ou un brigand, c'est encourager un lâche, c'est se perdre.

En trois bonds il l'atteignit et la renversa. Ses mains brutales se portèrent de suite aux boucles de diamants qu'elles arrachèrent d'un seul coup.

Ce n'était pas à ses lèvres qu'il en voulait, mais à ses oreilles...

Elle n'avait pu le deviner, l'infortunée; autrement elle se fût débarrassée de lui en lui jetant ses bijoux !

Elle poussa un cri. Il lui saisit la gorge par une sorte d'habitude de profession; elle s'évanouit.

En ce moment, il n'était pas plus de six heures de l'après-midi. Le soleil, à son déclin, se voilait par moments de nuages d'un gris de plomb. La chaleur était accablante. On n'entendait plus dans la vallée que le cri rauque des poules de marais et le chant des fauvettes de roseaux.

Il faisait nuit lorsque la jeune fille rouvrit les yeux. Devant elle se tenait un jeune homme à la taille élancée, coiffé d'un feutre noir aux larges bords.

Les crosses d'argent d'une paire de pistolets brillaient à sa ceinture. Non loin de lui, immobile comme s'il eût été au piquet, stationnait un magnifique coursier noir.

Vous avez reconnu Mandrin.

Pâle, le désespoir au cœur, il contemplait la victime des brutes auxquelles il commandait.

Il avait comme une vision de ce qui s'était passé : ces oreilles déchirées, saignantes, ces mains meurtries, l'instruisaient assez.

Tout d'abord il s'était assuré qu'elle vivait encore. Mais Lebrock n'avait daigné ou n'avait voulu tirer pour elle son couteau.

— Pauvre Isaure ! murmurait Mandrin, comment es-tu ici !... Et par quelle fatalité es-tu tombée sous la griffe de ces tigres ?... O chère Isaure, la première et la seule femme qui ai fait battre mon cœur d'un amour pur, la seule que j'aurais pu aimer, faut-il que je sois aujourd'hui la cause involontaire de ta mort !

Isaure, les yeux grands ouverts et fixés sur lui, semblait écouter ces paroles tombées à demi-voix de ses lèvres. Ses lèvres blêmes, entr'ouvertes, exprimaient un étonnement profond.

Tout à coup Mandrin releva la tête et regarda au delà de la plaine d'ajoncs. Aux dernières lueurs du couchant se dessinaient à l'horizon les silhouettes de plusieurs cavaliers suivis de quelques pêcheurs.

Mandrin donna plusieurs coups de sifflet, et ces individus s'élançèrent aussitôt à travers la plaine pour le rejoindre.

C'étaient les mêmes qui avaient arrêté Isaure ; mais Lebrock n'était pas avec eux. La surprise que leur causa la vue de la jeune

filles tombées au bord du chemin et la crainte que leur inspira l'air furieux du capitaine se peignirent sur leur visage.

— Compagnons, dit Mandrin, en fixant Joseph Peyre, quel est l'auteur de ce crime

Peyre, se voyant soupçonné, prit la parole au nom de tous.

— Capitaine, répondit-il, nous sommes passés ici il y a plusieurs heures; Lebrock était alors avec nous. Nous avons rencontré cette demoiselle et, selon vos ordres, nous l'avons interrogée. Elle nous a répondu qu'elle venait de Montluizant et se rendait au camp de Mandrin pour réclamer la liberté du sieur de la Tourette et du domestique Grand-Louis. Je lui répondis que Mandrin n'était pas au camp; que M. de la Tourette s'était jeté au Rhône et noyé, qu'enfin Grand-Louis avait été mis à mort par moi pour avoir outragé ma fiancée. Après cette explication, elle a dit qu'elle n'avait plus qu'à se retirer et nous a donné sa bourse pour boire à sa santé. Nous nous sommes éloignés, la laissant libre; mais Lebrock est resté en arrière... et jusqu'à présent nous avons ignoré ce qui s'est passé.

Mandrin parut satisfait de cette justification.

— C'est bien, dit-il, allez au camp, et ramenez-en Perrinet, Claude et Lebrock. Vous, pêcheurs, préparez le brancard le plus doux possible pour transporter cette infortunée au château de Montluizant. Faites vite.

L'exécution de ces ordres ne demanda que quelques instants, et bientôt Mandrin vit arriver son frère, son lieutenant et Lebrock sans escorte.

Il alla brusquement à ce dernier, le saisit par le haut de sa veste et, le traînant devant la jeune fille inanimée :

— Coquin, lui dit-il, c'est toi qui as commis ce crime. Avoue! Lebrock baissa la tête.

— Tiens, voilà ce que tu mérites.

Et, tirant son couteau, il l'en frappa en pleine poitrine.

Lebrock tomba comme une masse inerte sur le bord du chemin, à quelques pas d'Isaure, et Mandrin reprit en s'adressant à ses lieutenants :

— Mes amis, vous aviez reconnu M<sup>lle</sup> de Chavaille et vous partagez la peine que je ressens. Le crime de cette brute a brisé tout lien entre cette personne et votre capitaine. Je viens de commander un brancard pour la reconduire à Montluizant. Comment se

# LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

# MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

*Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.*

*Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.*

*C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.*

*Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.*

*Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.*

*Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!*

*A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.*

*Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!*

*Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.*

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

|  |  |   |
|--|--|---|
| <b>5 centimes</b><br>LA LIVRAISON<br>2 le mardi et 2 le vendredi | TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES<br>ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES<br>A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris | <b>25 centimes</b><br>LA SÉRIE<br>Une tous les 10 jours |
|--|--|---|

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.